

nombreuses représentations de la Chimère, trouvées dans les ruines de Phasalis, établissent que là avait réellement pris naissance la fable du monstre tué par Bellérophon.

Nous voici en vue de Kélidonia, le promontoire sacré. Le temps s'est éclairci; les rayons du soleil couchant illuminent ces côtes de la Lycie, jadis sillonnées par le commerce, la poésie et les plaisirs. Myre, ancienne métropole, aujourd'hui complètement ruinée, sauf son théâtre, taillé dans la montagne rocheuse, aboutissait à la mer par le fleuve Andraki. C'est là que Paul fut embarqué par le centurion sur un vaisseau alexandrin faisant voile pour l'Italie, par Cnide et la Crète. Saint Nicolas fut évêque de Myre. Un couvent qui porte son nom est à deux heures de là. Une série de petites îles : Kakava, Castelorizzo, avec les ruines de son château rouge, jadis aux chevaliers de Rhodes, Giorgios, Voło, amusent, comme un panorama qui se déroule petit à petit, la curiosité des voyageurs.

Patara, au pied de la montagne, et jadis en communication avec la mer par le fleuve Xanthus, fut une des grandes villes de la Lycie. Son port, aujourd'hui misérable marais, était petit, mais très fréquenté par les navires marchands. C'est là que Paul s'embarqua pour descendre sur Tyr et Jérusalem. Apollon y avait un temple aussi célèbre que celui de Delphes. Seulement il n'y rendait ses oracles qu'en hiver. Il fut sans doute bâti sur un puits qui subsiste encore, et au milieu duquel se

trouvait un pilier isolé supportant la statue du dieu. On pouvait y descendre par un escalier circulaire. C'est de ses profondeurs que montaient les réponses de l'oracle.

Un point blanc, qui brille comme une étoile au milieu des teintes sombres de ces terres volcaniques, est la grande stèle en marbre de Paros élevée sur la pente orientale des hauteurs où fut jadis la grande et belle ville de Xanthus. C'est là que les Anglais ont pris les superbes débris de l'art lycien qui ornent le *British Museum*. Ce qu'ils y ont laissé, murs, théâtre, sarcophages, stèles, monuments avec inscriptions lyciennes, offre à la science le plus vif intérêt. Deux fois, au temps de Cyrus et de Brutus, les habitants de Xanthus brûlèrent toutes leurs richesses dans la citadelle, et se vouèrent à la mort plutôt que de se rendre.

La nuit tombe. Le pacha vient de finir son repas, d'ailleurs fort modeste et partagé avec son secrétaire et son iman. Il est seul à table; les deux autres se tiennent assis à distance. De temps en temps il leur offre de sa propre main une boule de riz ou un morceau de viande. Un serviteur attend avec une aiguière pour les ablutions réglementaires après le repas. C'est le même qui fera la toilette de ses pieds, quand il devra se coucher. Un autre balance dans une cassolette le fer qui servira à allumer la cigarette respectueusement présentée par un troisième sur le revers de la main droite. Un quatrième allume un vaste narguileh, car on ne sait pas ce que, sur sa digestion, le gouverneur

d'Alep va préférer. Ces hommes, si despotes avec leurs compatriotes, sont sans prétentions vis-à-vis de nous. Le pacha fait une partie d'échecs avec un chanoine espagnol de nos amis, et il perd coup sur coup. Malgré la nuit j'attends sur le pont pour saluer la ville de Rhodes et le souvenir des braves chevaliers qui y ont vécu.

Le port illuminé se déroule à nos yeux comme une représentation féerique. Mon imagination fait revivre au fond et en face de l'entrée, tel qu'il y fut réellement, le fameux colosse de bronze représentant Apollon, le Dieu-Lumière, destiné à servir de phare aux voyageurs. Il fut l'œuvre de Charès de Lindos au III^e siècle avant l'ère chrétienne, et demanda au célèbre artiste douze ans de travail. Un tremblement de terre le renversa un demi-siècle après. Ses jambes seules demeurèrent debout. Le reste, objet pour tous d'un superstitieux respect, joncha le sol de ses immenses débris jusqu'à la conquête sarrasine, au VII^e siècle. On dit qu'il ne fallut pas moins de neuf cents chameaux pour transporter en Égypte les fragments du prodigieux colosse. Le calme de la nuit, sous un beau ciel où les étoiles scintillent, porte à rêver. Volontiers je me représente, autour de cette merveille du monde, les philosophes d'autrefois, les rhéteurs, les marchands, les soldats, les artistes, s'agitant avec leurs préoccupations diverses. Paul, passant ici, dut frémir d'une sainte indignation à la vue du temple magnifique qu'un roi Juif, Hérode, y avait fait bâtir en l'honneur d'Apollon Pythien. Treize

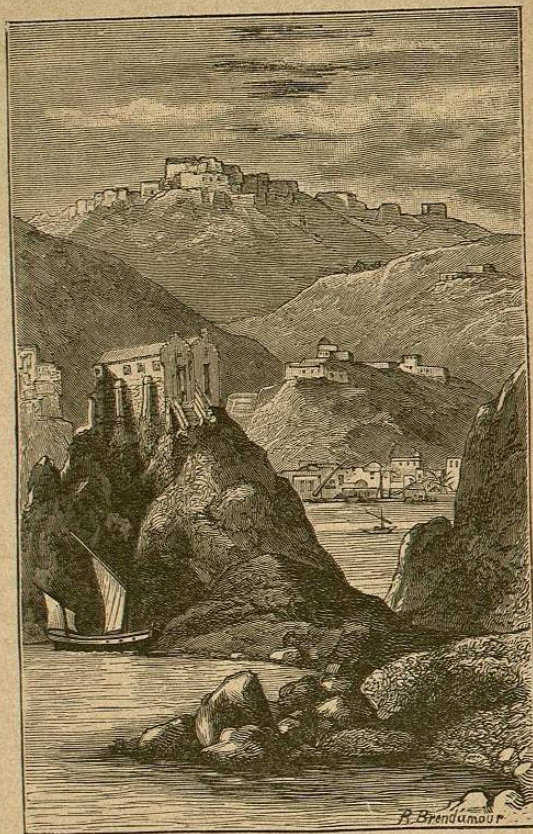
siècles plus tard, je salue avec une légitime fierté les chevaliers chrétiens qui luttèrent comme des lions sur ces remparts crénelés, et dans ces rues encore ornées de blasons français. Autrement glorieux que tout le passé militaire, artistique et commercial de l'antique cité, m'apparaissent les héroïques chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Pierre d'Aubusson, Villiers de l'Île-Adam et les autres, qu'un léger appui venu de l'Occident eût suffi à maintenir contre tout un peuple de Turcs. Ne parlons pas du traître André d'Amarral, le grand prieur de Castille qui, chancelier de l'Ordre, cacha une partie des poudres et révéla aux soldats de Soliman les points faibles des fortifications. La poudre a éclaté trois siècles plus tard, en 1856, détruisant le palais des Grands Maîtres, la cathédrale de Saint-Jean et tuant beaucoup de Turcs. Tardivement la perfidie portait encore des fruits amers. Allons dormir sur cette vision, il fera bon rêver de héros.

Mardi 1^{er} mai.

Nous sommes au milieu des Sporades. La plus pittoresque d'entre elles, Kos, la patrie d'Hippocrate, est déjà doublée. Elle n'a plus rien de son temple d'Esculape et des tables d'airain où le fa-

meux médecin puisa, dit-on, ses aphorismes ; mais il lui reste des plantes médicinales fort recherchées, d'excellents vins et de nombreux troupeaux dans de gras pâturages. Vis-à-vis, sur la côte de Carie, est Bodroun, l'ancienne Halicarnasse, patrie de deux historiens célèbres, Hérodote et Denys. Là fut aussi l'une des sept merveilles du monde, le tombeau élevé à Mausole par la reine Artémise, son épouse et sa sœur. M. Newton, il y a trente ans, en a retrouvé la place et les magnifiques restes en marbre de Paros.

Kalymnos, Léros, Lipso, Arki, perdent toute importance devant Pathmos, que nous distinguons à l'arrière-plan. M. Guérin a jadis étudié l'île et le couvent. Il nous en fait la plus intéressante description. Au sommet de la ville, et sur un point particulièrement élevé, vers le nord, se dessine le fameux couvent du *Saint Théologien*, comme disent les Orientaux pour désigner saint Jean. Il a l'aspect d'une forteresse du moyen âge. M. Guérin nous raconte l'accueil peu gracieux que lui firent les moines, quand il y aborda tout meurtri par une violente tempête qu'il avait essuyée la veille. Il venait de passer la nuit en plein air avec son pilote dans l'île d'Arki, où ils ne trouvèrent au jour d'autre habitant qu'un pauvre berger. La bibliothèque du couvent a bien deux cent quarante manuscrits, plus ou moins rongés par les vers, mais rien d'inédit. L'île servait aux Romains de lieu de bannissement. C'est là que l'apôtre saint Jean fut déporté, et l'on montre, au flanc de la montagne, entre la ville d'en



Vue de Pathmos.

haut et le port, la grotte fameuse où il aurait écrit son Apocalypse. Une chapelle y a été bâtie. De nombreuses lampes y éclairent quelques peintures où sont assez grossièrement représentées des scènes de l'Apocalypse. M. Vigouroux se traîne comme il peut sur le pont pour saluer ce site biblique.

Sur la côte de Carie, à notre droite, c'est Milet, à peu près enseveli sous les atterrissements du Méandre. Le même phénomène que nous constaterons à Éphèse s'est produit ici. L'ancien golfe Latmique se trouve à peu près comblé, et un lac intérieur marque seul le point où la mer arrivait jadis. Près de Palattia subsistent quelques ruines de la grande ville qui, rivale de Tyr et de Carthage, étendait ses relations commerciales jusqu'aux colonnes d'Hercule. Thalès, Anaximandre, Anaximène, Eschine, naquirent à Milet. Aspasia en était aussi, et les mœurs corrompues de cette ville sont demeurées célèbres. C'est là que Paul, ne voulant pas s'arrêter à Éphèse de peur d'y être retenu trop longtemps, et désireux d'arriver à Jérusalem pour la Pentecôte, fit venir les Anciens de sa chère église éphésienne, et leur adressa cet émouvant discours dont le souvenir a encouragé tant d'autres séparations héroïques, quand les hommes de Dieu, appelés par l'Esprit, ont dû fouler aux pieds toutes les affections pour aller porter ailleurs la lumière de l'Évangile. Les tendres représentations du pasteur, la sainte fierté de l'apôtre, le courage du martyr, y sont mêlés aux sentiments de la tendresse la plus exquise. Il rappelle aux gardiens

du troupeau ce qu'il a fait et ce qu'ils ont à faire, puis il tombe à genoux au milieu de ses fils, de ses amis qui viennent reposer leur tête sur son épaule, et l'arroser de leurs larmes en recueillant son dernier adieu. Mon âme se plaît dans ces souvenirs de tendre fraternité et de douce résignation, qui sont le caractère distinctif des assemblées de la primitive Église. Et ces disciples, l'ayant conduit jusqu'au vaisseau, le suivirent longtemps encore du regard et le saluèrent d'un dernier geste d'adieu. Ils ne devaient plus le revoir parmi eux. Tout dispose aux émotions faciles sous ce ciel pur, au bord de ces mers bleues, dans cette lumière éblouissante, et je ne m'étonne pas que les hommes y aient été particulièrement impressionnables et prompts au bien comme au mal.

Nous marchons droit sur Samos, qui dresse devant nous sa chaîne de montagnes, terminée à l'est par l'Ampélos, couvert de vignes, et à l'ouest par le Kerki, en grande partie boisé d'oliviers dans le bas, de pins et de sapins dans le haut. M. Guérin a décrit dans un livre trop peu connu cette île célèbre. Il nous en indique les points principaux. De Vathy, sa capitale actuelle, nous ne verrons que le port et quelques maisons dans une heure, quand nous aurons passé le Bogaz. Elle est sur la rive septentrionale, vers l'est, cachée entre les montagnes. De là son nom (Βαθύ). Autrefois la ville principale fut au sud-est, là où de hautes constructions carrées et un dôme vers le levant dominant les flots. On appelle ce lieu Mégalè-

Kora. Le port, qui fut pour la ville même ce qu'était le Pirée pour Athènes, s'appelle Tigani. Paul y est venu, mais sans s'arrêter; car son vaisseau paraît avoir passé la nuit au mouillage voisin de Trogylium, sous ce promontoire de Mycale célèbre par la victoire que Xantippe y remporta sur les Perses, en 479, le jour même où Pausanias les écrasait à Platées. A Samos naquit Pythagore. De la vieille cité il ne reste que les ruines d'un théâtre, quelques murs cyclopéens, et une colonne du fameux temple de Héra (Junon), vénéré par toute l'Ionie.

A mesure que nous approchons du grand Bogaz, ce passage qui sépare Samos d'Icaria, l'île où tomba Icare quand le soleil eut fondu ses ailes, le vent devient violent. Le Kerki est coiffé d'un grand nuage noir. Je ne m'étonne pas qu'on ait élevé sur ses rochers une chapelle à la Vierge du Mauvais-Passage. Nous sortons de ce dangereux courant pour marcher droit sur Chio.

Chio l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil.

Ses montagnes sont coupées d'innombrables ravins. De fréquents tremblements de terre, dont le dernier remonte à peine à sept ans, ont de tout temps bouleversé ce paradis de l'Archipel. Les Turcs, en 1822, aux premiers jours de la guerre de l'Indépendance, en massacrèrent tous les habitants, ou les vendirent comme esclaves à Smyrne et à Constantinople. A peine si vingt mille, réfu-

giés dans les îles, échappèrent à ce triste sort. En voyant les ruines que semèrent partout les farouches vainqueurs, ma pensée se reporte à une des belles inspirations de Victor Hugo :

Seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

.
« Que veux-tu? bel enfant, que te faut-il donner?
— Je veux de la poudre et des balles. »

Les Chiotes ont peu à peu repeuplé leur patrie. Plusieurs supposent qu'ils sont de race sémitique. Leur type est très beau, et plus encore que les Juifs ils ont le goût du commerce. L'esprit souple, vif, industriel qu'ils y déploient explique suffisamment la rapide prospérité qu'ils ont toujours su ramener dans l'île.

On ne passe pas sans émotion dans ces parages où les galères turques, promenant pendus à leurs mâts, comme de glorieux trophées, les cadavres de l'archevêque, des prêtres et des principaux bourgeois de Chio indignement mutilés, se plurent à célébrer leur victoire durant plusieurs jours au milieu des innombrables victimes que poussaient autour d'elles les vagues sanglantes, tandis que dans l'île le glaive et le feu achevaient l'œuvre d'extermination. Ce fut horrible. J'aime mieux arrêter mon regard à droite sur cette baie de

Tchesmeh où Constantin Canaris avec trente-trois braves, à la faveur des ténèbres, incendia la flotte turque et le navire du capitain-pacha. Ils criaient : « Victoire à la Croix! » et, sans perdre un seul homme, ils rentrèrent à Psyra, qui devait elle-même subir la peine d'un si beau coup de main.

La mer devient très agitée à mesure que la nuit approche. Nous doublons le cap de Karabournou. A onze heures du soir nous sommes à Smyrne.

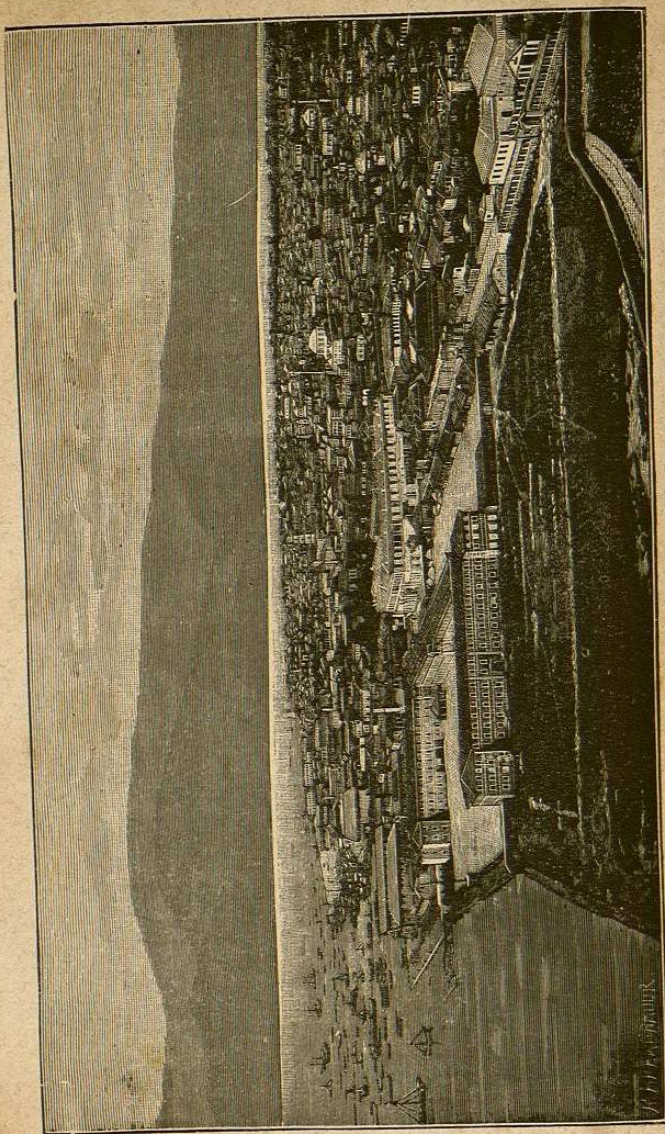
Smyrne, mercredi 2 mai.

Le panorama de Smyrne est superbe. D'innombrables navires se pressent dans le port, et à l'incroyable variété des drapeaux qui flottent dans l'air on juge aussitôt que tous les peuples du monde ont ici leurs intérêts. Sur le quai, la place d'honneur est aux maisons européennes. Notre batelier parle français, et nous allons constater qu'il n'est pas une exception. Un tramway, — car il y a ici des tramways sur des quais en lave du Vésuve, — nous mène au couvent des Dominicains, où le P. Bernard, un brave et sympathique normand, nous attend depuis plusieurs jours. Nous y retrouvons nos malles, notre linge et notre argent. Ce n'est pas peu dire. Celui-ci aurait pu être arrêté et honnêtement supprimé à la douane.

Après les visites d'usage à l'archevêque latin, aux Pères Lazaristes et aux Frères des écoles chrétiennes, nous passons à la visite de la ville elle-même. La marine et le Konak sont intéressants comme mélange de races diverses. Les cafés, en nombre respectable, ont des enseignes très variées. Depuis le café Paradis, "Όλυμπος, jusqu'au Petit-Marseillais, ὁ μικρός Μασσαλιωτης, dans le genre cabaret, jusqu'aux plus confortables établissements, tout veut avoir un nom français parallèlement au nom grec, pour dire que les deux influences principales sont bien ici celle des Hellènes et la nôtre. La grande rue de la ville, où se trouvent des magasins très français comme le Bon-Marché à côté d'autres absolument grecs, tels que l'Homérium, rappelant soit le temple consacré à l'illustre poète, soit la monnaie de cuivre frappée à son effigie, s'appelle la *rue des Francs*.

Les Turcs ont été refoulés peu à peu vers le mont Pagus. Leur quartier est spécialement sale et dangereux. C'est là pourtant qu'il faudrait chercher les souvenirs de l'ancienne cité, car il s'étend par étages superposés jusqu'aux ruines du théâtre et du stade. Très certainement ses maisons couvrent l'Agora où Polycarpe fut brûlé. Par l'arc de cercle qui va du Pagus à la mer, il atteint les débris d'un vieux temple, celui d'Esculape et de Vesta, ou peut-être celui de Cybèle, car Strabon dit que le Metrôn était près du port. Le superbe massif de cyprès qui se dresse au sud plonge donc ses racines dans les ruines de l'antique cité d'Antigone et

Vol. III, p. 130.



Vue de Smyrne.

de Lysimaque. A côté du théâtre on remarque des murs cyclopéens dont les énormes blocs, polyèdres surperposés sans ciment, se sont maintenus en place malgré le long effort des siècles. Un grand cyprès, au delà du cimetière turc, indique sur le Pagus le lieu où les ossements de saint Polycarpe auraient été déposés.

Nous traversons ensuite le quartier des Juifs. C'est le samedi qu'il faudrait y venir admirer de riches et pittoresques costumes. La rue des Arméniens est très commerçante. Nous visitons leur cathédrale, le cimetière qui l'avoisine et le collège où ils ont créé un petit musée intéressant. Aux bazars, la foule devient impénétrable. Il faut renoncer à notre voiture et aller à pied. Gare à nos poches! Smyrne est toujours un pays de voleurs, quelquefois même d'assassins. Pour prouver que la justice ne dort pas toujours, on vient d'y exécuter trois brigands, et leur tête est demeurée une semaine exposée derrière des grilles, afin d'inspirer à tous une salutaire terreur. Un photographe s'est même chargé de perpétuer, en reproduisant ces trois têtes hideuses, la sanglante et utile leçon. Le consul français auquel nous faisons visite nous raconte une nouvelle histoire de bandits qu'il vient de faire arrêter sur l'heure. Avec beaucoup d'obligeance il nous offre ses journaux et sa protection, s'il en est besoin. Nous devons demain visiter Éphèse. Espérons que ce sera sans danger.

Éphèse, jeudi 3 mai.

La voie ferrée qui mène à Ayasolouk, l'ancienne Éphèse, quitte Smyrne à travers de gracieux bosquets de mûriers et d'orangers, franchit le Mélès, passe entre des cimetières turcs et chrétiens, s'arrête à la station du Pont des Caravanes et pénètre dans la jolie vallée de Sainte-Anne, au-dessous du Pagus.

Ici le cours du Mélès se dessine si bien, qu'il n'y a plus, selon moi, à l'aller chercher vers les Bains de Diane. En tout cas, c'est dans les rochers avoisinants qu'on montre la grotte traditionnelle où Homère aurait été nourri par les nymphes. Un tremblement de terre l'a en partie détruite. Plus loin, à la station de Paradis, on voit creusé dans le roc le trône où l'incomparable chanteur de l'Iliade disait ses vers.

Le couvent de Saint-Élie, à notre droite, est d'un joli effet. Un aqueduc profile au fond du paysage. Bouja, avec ses maisons de campagne, sert de refuge aux Smyrniotes contre les chaleurs et les fièvres d'été. De hautes montagnes capricieusement découpées dont nous nous rapprochons ont servi d'asile séculaire à des bandes de brigands militairement organisés. On traverse ensuite le Caystre pour atteindre enfin Ayasolouk (Ἁγίος θεολόγος), la ville de l'apôtre Jean, le *Saint Théologien*.

